

Recherches sociographiques



Dominique MARQUIS, *Jules-Paul Tardivel. L'homme public et l'homme privé (1851-1905)*, Montréal, Leméac, 2021, 234 p.

Maxime Fleury

Volume 64, Number 1, January–July 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1100585ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1100585ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fleury, M. (2023). Review of [Dominique MARQUIS, *Jules-Paul Tardivel. L'homme public et l'homme privé (1851-1905)*, Montréal, Leméac, 2021, 234 p.] *Recherches sociographiques*, 64(1), 241–243. <https://doi.org/10.7202/1100585ar>

Bellerose, dans les pas de saint Augustin, conduit sa réflexion : sur le modèle de Jésus, « en tant que citoyen de la cité de Dieu [le *peregrinus*] vit comme un migrant dans la cité terrestre » (p. 216). Une telle quête pèlerine se perçoit également dans l'original échange poétique, sur fond du documentaire *Alex marche à l'amour* réalisé sur les routes de l'Abitibi-Témiscamingue, entre le cinéaste Dominic Leclerc et le comédien Alex Castonguay.

Cet ouvrage fait figure de point d'orgue en ce qu'il permet à ses auteurs et autrices de s'accorder le temps d'une halte avant d'initier un programme qui vise d'abord l'inventaire des travaux réalisés depuis le colloque de 1976; Guy Laperrière, qui en fut l'un des participants, s'y est d'ores et déjà employé, assuré que « le colloque de 2021 viendra sans doute raviver une flamme qui ne s'est jamais éteinte » (p. 17). L'objectif est aussi de lancer de nouveaux projets de recherche et de renforcer le réseau québécois en études pèlerines. Se trouveront ainsi valorisées des initiatives qui mettent à profit le potentiel géographique et patrimonial du Québec grâce à la marche pèlerine, sous l'impulsion par exemple de Rando Québec, présenté par Grégory Fayol, ou des élus municipaux initiateurs du Circuit de l'Abbaye porté par Action Memphré-Ouest (AMO), que préside Lisette Maillé, mairesse d'Austin. Les observateurs participants de 2021 peuvent ainsi, dans un cercle de recherche appelé à s'élargir, se donner un nouveau départ à la fois personnel et collectif...

Jacques PALLARD

Centre Émile-Durkheim (Sciences Po Bordeaux)
j.pallard@sciencespobordeaux.fr

Dominique MARQUIS, *Jules-Paul Tardivel. L'homme public et l'homme privé (1851-1905)*, Montréal, Leméac, 2021, 234 p.

La spécialiste de l'histoire religieuse du Québec Dominique Marquis nous offre une étude sur un des personnages les plus connus de l'ultramontanisme canadien-français : Jules-Paul Tardivel (1851-1905). Cependant, il y a un paradoxe dans cette affirmation, puisque Tardivel n'a jamais bénéficié d'un soutien populaire important, tout au long de sa vie professionnelle. C'est là un point central du livre : Tardivel nageait à contre-courant de son époque et son discours n'avait pas beaucoup d'écho : « Il aura été un des derniers défenseurs d'une cause à laquelle même l'Église n'accorde plus la même attention » (p. 228). Malgré ses échecs professionnels et personnels, on peut se demander : « Qu'est-ce qui l'anime? Pourquoi poursuit-il une lutte que même les évêques ne semblent plus vouloir mener? Quel homme est-il pour s'entêter de cette manière? » (p. 17) Voilà les questions que l'historienne nous invite à approfondir. Le livre comprend quatre chapitres : 1) « Tenir un siège et protéger l'Église canadienne des assauts des ennemis »; 2) « Une œuvre difficile à soutenir »; 3) « Faire la guerre aux francs-maçons »; 4) « Un homme passionné ».

Dans le premier chapitre, la bataille contre le libéralisme et le désordre moral qui en découle est la trame de fond. La pensée ultramontaine et conservatrice de Tardivel se résume ainsi : « S'il reconnaît l'utilité des progrès techniques,

notamment en matière de transport et d'agriculture, à ses yeux, le progrès dit sociopolitique ou moral ne peut mener qu'au chaos et au désordre » (p. 35). On apprend qu'il ne lâche pas le morceau dans le dossier du morcellement du diocèse de Trois-Rivières, malgré le fait que Mgr Laflèche lui ait dit de ne pas nuire aux intérêts supérieurs de l'Église (p. 56). Sur la question des écoles, Tardivel est catégorique : « Les droits de l'Église et de la famille en matière d'instruction priment sur les droits de l'État » (p. 61). En ce qui concerne Louis Riel, le fait que ce dernier soit français et catholique lui a valu l'échafaud et il ne fait pas de doute que c'est la faute des orangistes et/ou des francs-maçons (p. 74). La question morale est donc au cœur de son combat et Tardivel n'épargne personne.

Dans le deuxième chapitre, il est question des difficultés financières de Tardivel, puisque son journal n'était pas très rentable. Malgré son souci de subvenir aux besoins de sa famille, il est tiraillé entre ce devoir et les demandes de ses amis et donateurs de poursuivre son œuvre, lesquelles prennent « des allures de boulets aux pieds » (p. 97). Cependant, son obstination personnelle lui vaut aussi des ennuis (*Ibid.*). L'abandon par son imprimeur L. Drouin et Frère après que Tardivel a torpillé le gouvernement Mercier est aussi un dur coup qui amène ses filles à prendre à leur charge le bon fonctionnement du journal. On découvre aussi un homme qui ne se gênait pas de critiquer les évêques, ce qui n'aide pas sa cause non plus.

Bien que Tardivel critique même les personnes qui semblent être dans son camp, ses plus grands ennemis restent les francs-maçons. Le troisième chapitre traite de cette haine « quasi légendaire » (p. 129). N'importe quel évènement politique et social qui ne fait pas l'affaire de Tardivel est soupçonné d'être le produit des francs-maçons. En s'inspirant de l'encyclique de Leon XIII *Humanum Genus*, le journaliste de combat tient tête et polémique avec les membres du haut clergé. Tardivel voue son « roman chrétien de combat » (p. 145) *Pour la patrie : roman du XX^e siècle* à combattre les éléments maçonnique et satanique (*Ibid.*). Le chapitre finit avec l'affaire Diana Vaughan, ce personnage imaginé par l'ex-franc-maçon Léo Taxil et qui « était sa réponse à *Humanum Genus* et au pape » (p. 164-165). Malgré cette humiliation, les convictions de Tardivel ne seront pas ébranlées.

Dans le dernier chapitre, l'autrice s'intéresse à Tardivel « le gestionnaire » (p. 171). Son verdict est sans appel : « il n'est pas un homme d'affaires, mais il est un homme passionné et il s'entête à lancer des projets qui sont pratiquement voués à l'échec dès leur conception » (p. 214). Les placements de publicité dans son journal ont disparu, malgré les revenus qu'ils procuraient, puisque Tardivel voulait vivre de ses abonnements seulement (p. 181). Non seulement il n'a pas la fibre gestionnaire, mais ses projets d'écriture ne trouvent pas d'écho dans le public, « puisqu'à la fin du 19^e siècle les idées véhiculées par ses ouvrages ne sont vraiment plus à l'ordre du jour; elles n'interpellent qu'une petite partie de la population » (p. 214).

Cet ouvrage a le mérite de plonger dans la vie privée de Tardivel et de proposer des explications de ses agissements publics, à la lumière de nouvelles sources. Nous comprenons mieux son entêtement et sa foi inébranlable en ses projets. Tardivel était passionné et avait une foi peu commune, même pour l'époque, mais ses agissements s'expliquent aussi par les sollicitations et demandes de ses amis et

collaborateurs. Se dégage du livre un portrait nuancé d'une époque souvent assimilée à la « survivance ». Marquis nous fait découvrir que des débats ont existé au sein même de l'Église et que la population n'a peut-être pas été aussi réceptive qu'on le pense aux idées promulguées par certains membres du clergé.

Maxime FLEURY

Université du Québec à Chicoutimi
maxime.fleury1@uqac.ca

Pierre NEPVEU, *Géographies du pays proche : poète et citoyen dans un Québec pluriel*, Montréal, Boréal, 2022, 256 p.

Dans *Géographies du pays proche : poète et citoyen dans un Québec pluriel*, Pierre Nepveu présente ses réflexions sur le Québec à partir de son attachement à celui-ci. Il nous offre un essai plutôt intime, puisque ponctué d'échos de son expérience personnelle, et ce, depuis son plus jeune âge. Une nation et un territoire pour lesquels il éprouve un amour profond, mais dont il « déplore aussi les zones de médiocrité, les crispations identitaires stériles, les inégalités sociales persistantes, l'insouciance culturelle et spirituelle trop répandue » (p. 11). Il cherche de toute évidence à donner sens à un tel amour tout en soulignant que, bien qu'il puisse nourrir d'une sublime manière notre expérience du monde, il peut toutefois mener à des dérives si trop fortement affirmé et revendiqué, tant sur le plan individuel que collectif : mépris de l'Autre et des minorités, fermeture des frontières, nationalisme hermétique.

De ce va-et-vient entre son parcours personnel et le Québec actuel surgissent, certes, bon nombre de questionnements féconds, mais un en particulier plane du début à la fin : « comment se crée un sentiment d'appartenance, qui suppose qu'un *souci* s'éveille en nous, que l'on devient *concerné* par ce qui arrive à notre collectivité, notre État, notre nation? » (p. 16). Qu'en est-il du dévouement à notre collectivité dans un monde de l'ubiquité, un monde à la fois rétréci, pluriel et fragmenté? La question de l'expérience et de la responsabilité citoyenne est en effet centrale. L'auteur fait d'ailleurs un rapprochement entre ce thème et plusieurs autres tels que la musique, la traduction, le territoire, la poésie. Précieux à l'éveil de la conscience citoyenne, le *sentiment poétique* de l'espace consiste en un souci « du monde proche et des prochains dont nous sommes solidaires » (p. 237), en une sensibilité à la proximité et à l'altérité, essentiels au dépassement des « idéologies toutes faites et aux récits stéréotypés, pour mieux juger de ce qui est vrai ou faux, distinguer ce qui est fort et consistant de ce qui est mou, creux et informe » (p. 166).

Nepveu appréhende le territoire comme un espace de rassemblement et de résonance dans lequel on investit une part de nous-mêmes et de ce que nous voulons être : « nous avons le Québec en partage [...]. Là se concrétise d'abord notre souveraineté ou notre démission » (p. 177). Or, pour investir un territoire, il faut sentir qu'il est nôtre. Non pas au sens de possession, mais au sens d'attache au monde à la fois matérielle, historique et culturelle. Consentir à un espace partagé,